

## Entretien avec Claude Boussagol

*Cet entretien s'est déroulé le 11 juin 2018 au domicile de monsieur Claude Boussagol, qui a eu la gentillesse de me raconter son expérience de médecin auxiliaire dans le Corps Expéditionnaire français en Italie et dans la Première Armée française, au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit ici d'une retranscription du récit de monsieur Boussagol, à partir de l'enregistrement de notre conversation.*

*Pourriez-vous me raconter votre parcours pendant la guerre ?*

Je suis né en Afrique du Nord en 1922. J'ai fait mes études secondaires en Tunisie, où je me trouvais en 1940, au moment de l'Armistice. A 18 ans, comme la plupart des Français, j'ai éprouvé ce choc, cette humiliation, qui nous a laissé hébétés : la majorité a été incapable, sur le moment, de prévoir son engagement pour l'avenir, et elle s'est réfugiée vers Pétain. En 1941, je suis parti à Alger pour commencer mes études de médecine. Je me trouvais donc à Alger en 1942, au moment du débarquement américain. Ce débarquement changeait tout sur le plan de la guerre. Cela a été pour moi, bien sûr, une grande satisfaction et je me suis immédiatement engagé. Je m'étais engagé d'ailleurs avec l'idée que j'allais suivre un peloton de médecins aspirants et faire une guerre combative et héroïque. En réalité, grosse déception sur le moment, j'ai été convoqué à la section d'infirmiers militaires pour faire un peloton de médecins auxiliaires : j'étais donc destiné à faire la guerre sous la protection de la Croix-Rouge. J'ai été très contrarié sur le moment, mais j'ai changé d'opinion ensuite. Quoiqu'il en soit, nous avons été dirigés à Alger dans un peloton de formation de médecins auxiliaires pendant 4 mois. Ensuite, nous avons fait à peu près 6 mois de stage dans les services de chirurgie des hôpitaux militaires où l'on soignait des blessés évacués d'Italie, ce qui nous donnait déjà une idée du type de blessés que nous aurions à soigner.

La formation terminée, j'ai été affecté au 8<sup>e</sup> bataillon médical de la 4<sup>e</sup> division marocaine et j'ai rejoint l'Italie. Dès Oran, à l'aire d'embarquement, et ensuite pendant tout le trajet qui nous menait vers Naples, j'ai eu la sensation d'appartenir à une force immense devant la masse d'hommes, de matériels, de bateaux, d'avions... J'étais à la fois impressionné et tout heureux de me dire : « j'en fais partie ». C'est avec cet état d'esprit que je suis arrivé en Italie, qui était à ce moment-là un pays ennemi, allié de l'Allemagne. Je suis arrivé en Italie, alors que les troupes alliées piétinaient depuis un certain temps devant les lignes de défense allemande et avaient livré de très durs combats pendant

l'hiver, combats auxquels avaient brillamment participé les troupes françaises déjà engagées : en particulier les Tirailleurs tunisiens, marocains, algériens qui ont été toujours par la suite le fer de lance de l'infanterie française et se sont remarquablement comportés.

C'est au mois de mai, le 8 mai exactement, que les Alliés ont lancé une offensive pour briser le verrou de Cassino. L'infanterie française, passant par les montagnes, a débordé les défenses allemandes, ouvrant ainsi la route de Rome. J'appartenais à ce moment-là à une armée triomphante qui progressait, plus ou moins vite, certes, puisque les Allemands étaient très bons défenseurs, mais qui progressait. Cette progression nous a amené dans un premier temps à Rome. Entrer à Rome en vainqueur, à 20 ans, sous les acclamations de la foule, est certainement quelque chose que l'on ne peut pas oublier. Dans cette poussière sanglante du mois de mai, l'entrée à Rome, la ville éternelle, était un triomphe et la récompense des actions antérieures. Le comportement de la foule était enthousiaste, ils nous traitaient en libérateurs plus qu'en occupants. La participation féminine était importante jusqu'à ce que le Pape fasse appel à la retenue pour les femmes italiennes devant les Alliés. Aussi court qu'il soit, ce séjour m'a marqué à jamais et nous avons repris ensuite la route du nord vers Sienne, où eut lieu une remarquable manifestation du 14 juillet dans le décor de cette Italie florentine. Mais les choses se sont arrêtées là. A mon grand regret d'ailleurs car, à mon simple niveau, j'étais assez partisan de la théorie de Churchill, qui conseillait de poursuivre le combat et de rentrer en Allemagne par le Sud et par l'Autriche. J'avoue que je n'ai jamais été consulté !

Nous avons arrêté notre progression juste avant Florence et nous avons été affectés à ce moment à la Première Armée française, qui préparait le débarquement de Provence. Nous avons changé de commandement. Le général Juin, qui commandait en Italie, fut remplacé pour le débarquement par le général de Lattre. Le général Juin avait posé quelques problèmes compte-tenu de son attitude vis-à-vis du gouvernement de Vichy : certains Français libres l'appelaient « Juin 1940 ». En réalité, c'était un compagnon de Saint-Cyr de De Gaulle, il le tutoyait. Et malgré les réticences, de Gaulle avait dit : « c'est le meilleur ». Effectivement, ce fut un grand chef, un grand stratège et il a surtout réussi à préparer la nouvelle armée française en réunissant l'Armée d'Afrique, les Français libres et les évadés de France. De Gaulle ne tenait pas à ce que les FFI deviennent une puissance politico-militaire. La Première Armée qui allait débarquer a été en partie la fille du CEFI.

Ce fut à nouveau l'immense joie avec le débarquement de Provence, de voir se profiler au loin les côtes de France. J'ai eu la chance de débarquer alors que les combats initiaux étaient terminés et c'est pratiquement les pieds dans l'eau et tranquillement que j'ai eu mon premier contact avec la France. Ensuite, la progression fut assez rapide : Marseille a été prise rapidement, pratiquement au moment où nous apprenions la libération de Paris, qui fut également aussi le choc que l'on peut imaginer. Le débarquement plus la prise de Marseille et de Paris signifiaient que la fin de la guerre était proche, nous commençons à l'entrevoir. Appartenant à une division dite « de montagne », j'ai été affecté quelques temps dans un fort, au-dessus de Barcelonnette. Nous avons, avec des Tirailleurs algériens, surveillé des éclaireurs skieurs autrichiens qui manœuvraient devant nous, alors que nous pataugions dans la neige : aucun de nous n'ayant jamais skié. Heureusement, les Autrichiens ont eu tendance à éviter le combat. Nous avons repris notre progression vers l'Alsace. J'ai eu le plaisir de passer à Grenoble, ville dans laquelle j'avais passé quelques vacances d'enfance. L'avancée était permanente, euphorique, encore qu'elle ait été parfois nuancée par des situations désagréables : je ne fais pas là référence à des situations de combat, mais à un spectacle dont nous avons été témoins dans une petite ville : des femmes rasées, dénudées, étaient poussées devant une foule hilare et insultante. J'ai été particulièrement choqué parce que je pensais, en les voyant, qu'il y avait peut-être une femme qui était tout simplement une professionnelle, et puis qu'il y avait peut-être une jeune femme qui était tombée amoureuse d'un jeune Allemand qui n'était pas nazi... Cette justice expéditive et vulgaire n'apparaissait pas à la hauteur de notre combat. Puis nous sommes arrivés en Alsace, dans cet automne qui annonçait déjà l'hiver glacial que nous avons connu. C'était la première fois que je me retrouvais en Alsace, et j'en découvrais les maisons au style particulier : cette architecture alsacienne avait beaucoup compté pour ma génération, élevée dans le culte de l'Alsace-Lorraine, à défendre contre les Allemands. On devait toujours avoir la ligne fixée sur l'horizon, avec en point de mire la cathédrale de Strasbourg. Je n'ai pas participé à la prise de Strasbourg, qui fut d'ailleurs difficile car pendant l'hiver les Allemands avaient contre-attaqué dans les Ardennes. Nous n'avons pas été directement au contact avec eux. Les choses se passaient au-dessus de nos têtes, mais nous n'avancions pas. Ce fut une guerre de position, jusqu'à ce qu'un matin on nous annonce : « nous passons le Rhin aujourd'hui ». Nous avons franchi le Rhin sur un ponton établi par le génie, et je me suis retrouvé dans la région de Baden-Baden avec un enthousiasme et un esprit de revanche : j'avais

l'impression de laver un outrage et je me disais : « je fais la guerre sur le sol allemand ». Nous sommes descendus le long de la Forêt noire. Nous avons été accrochés à un moment par un corps d'armée allemand qui était encerclé et qui tentait une sortie. Je me souviens encore de ce matin, où réveillé par la mitraille, je me suis dit : « je ne vais quand même pas être tué ou fait prisonnier juste à la fin de la guerre ! » En fait, les Allemands ont échoué dans leur tentative, et n'étaient plus en état de faire de grandes attaques, mais ils pouvaient encore nous causer des dégâts. Nous sommes descendus ensuite vers la frontière autrichienne, passant par le berceau du Danube, et s'est produit à ce moment-là un événement important sur le plan personnel : j'avais, depuis mon enfance, été élevé dans un rejet de l'Allemagne. Mon père avait fait la guerre de 14-18, il avait été blessé. J'avais une répulsion primitive pour les Allemands... Pour les Prussiens. Les nazis n'ont évidemment pas arrangé les choses. Or, à Freudenstadt, nous sommes rentrés la nuit alors que la ville était en flammes, et qu'il n'y avait pas un homme : ils étaient sans doute tous en Russie. Nous n'avons vu passer que des femmes âgées qui tiraient des charrettes sur lesquelles il y avait un peu de literie, des femmes qui tenaient par la main des enfants en bas âges, et qui cherchaient un abri... Alors j'ai réalisé que je ne faisais pas la guerre à un mythe prusso-nazi, mais qu'il y avait derrière des êtres humains. J'avais été contrarié d'être au service de santé et à partir de ce moment-là, j'ai été tout d'un coup heureux d'avoir fait la guerre, couru les dangers mais de n'avoir tué personne.

Nous avons continué notre progression : le lac de Constance, l'Autriche où nous avons livré encore quelques combats assez durs, et puis brusquement, par un magnifique matin de mai, quelqu'un est venu me dire : « c'est l'Armistice, c'est terminé ». Nous avons été envahis d'une joie immense, d'une fierté d'avoir gagné cette guerre et nous étions heureux qu'elle soit finie. J'ai été pendant quelques temps en occupation en Autriche, puis je suis rentré à Paris où j'ai été travaillé au Val de Grâce jusqu'en octobre quand j'ai repris mes études de médecine. Le combat était nouveau et il consistait surtout à trouver des tickets d'alimentation et à s'installer, pour moi, dans une nouvelle vie. Je restais marqué par les souvenirs de cette guerre, les souvenirs glorieux comme douloureux, en particulier je gardais, comme médecin, le souvenir du regard des blessés que je relevais. Ces jeunes hommes dont l'œil me demandait : « est-ce que c'est grave ? Est-ce que tu peux faire quelque chose pour moi ? » Combien il était difficile d'avoir une attitude technique désinvolte pendant qu'on les soignait alors qu'on ne savait pas comment cela allait

évoluer... Ou qu'au contraire, face à l'importance des dégâts, on savait trop bien ce qui allait se produire.

*Et qu'en est-il de votre engagement dans la transmission de la mémoire à la fin de la guerre ?*

J'ai tout de suite fait partie des Anciens de la 4<sup>e</sup> DMM, qui se réunissaient une fois par mois, puis une fois par an. Avec le temps cela a disparu. J'ai alors participé à des interviews, dont une pour un film Arte qui s'appelait s'appelle « Quand les Français occupaient l'Allemagne », puis dans un documentaire de Philippe Tourancheau qui s'appelait « Les hommes de la victoire ». J'ai aussi fait une petite interview au moment de l'anniversaire du débarquement en Provence, où l'Elysée m'avait invité sur le Charles de Gaulle. Je suis devenu président de l'Amical des Anciens du Corps Expéditionnaire français en Italie d'Ile-de-France. J'ai eu quelques fois à faire à des historiens, avec les difficultés que l'on peut rencontrer dans l'appréciation de sentiments personnels. Souvent, en les lisant, je me suis dit : « tiens, c'est exactement ça ! », ou bien que ce n'était pas ce que j'avais ressenti mais que je savais que ça ne rendait pas faux ce qui avait été écrit.

*Vous aviez conscience, au moment même, de vivre quelque chose d'historique, lors les grandes batailles qui ont été décrites par les historiens, ou bien s'agissait-il plutôt d'une reconstruction a posteriori ?*

Je suis en train de sélectionner... c'est une bonne question. Le premier événement historique, c'est l'attaque du 11 mai, au Garigliano, ce qu'on appelle de manière pas tout à fait appropriée « la bataille du monte Cassino ». J'ai pris part à des combats décisifs, et pour la première fois de ma vie, j'ai pris conscience de ce qu'était la victoire. L'autre grand événement a été le débarquement : des bateaux, des avions au-dessus de nous, alors que se profilaient les côtes françaises. Le troisième grand événement a été l'annonce de la Libération de Paris. Ensuite, le franchissement du Rhin, en me disant soudain : « je suis en Allemagne ». Bien sûr, le 8 mai et l'Armistice furent l'apothéose.

*Vous êtes retourné en Allemagne par la suite ?*

Oui, je suis retourné en Allemagne une première fois pour un congrès médical, alors que j'étais déjà médecin, et je suis retourné à Nuremberg, où j'ai découvert une Allemagne qui avait été dévastée. Je me suis aperçu des dégâts qu'avaient fait les bombardiers américains et anglais, qui s'étaient acharnés. Il y avait sûrement un esprit de vengeance. Et puis je suis retourné plusieurs fois en Bavière dans les années 1980, ce qui

a fini de détricoter mon opposition obstinée et infantile aux Allemands. Je tiens à redire que je suis content de n'avoir tué personne, et d'avoir relevé des blessés.

*A propos des médecins auxiliaires...*

Tous ces garçons, qui avaient à peine fait le PCB [certificat d'études physiques, chimiques et biologiques], avaient des notions de médecine à peu près aussi vagues que l'agent de police du coin, et tout d'un coup ils ont été bombardés médecins. Il y a eu un remarquable peloton, un entraînement intensif de plusieurs mois pour apprendre les premiers gestes avec les blessés. Puis des stages dans les services de chirurgie militaire, où nous avions des blessés qui arrivaient du front et qui nous donnaient une idée de ce que nous aurions à affronter. Nous avons par la suite été rarement en difficultés devant un blessé, car nous avons été bien formés et nous savions l'essentiel de ce qu'il fallait faire. Il m'est arrivé quelques fois d'être avec un médecin confirmé - un dermatologue, par exemple - qui était mobilisé, et qui, quand on relevait un blessé, disait : « qui vous a appris ça ? », je répondais : « le peloton de médecins d'Alger ». Ce travail, on l'a très bien fait. En revanche, dès qu'on sortait des combats, les ennuis commençaient, parce qu'on nous appelait « médecins auxiliaires », et j'aime mieux vous dire que c'était parfois très gênant. Par exemple, pour les accouchements, j'avais une très vague notion de comment cela se passait. Il y a eu des situations semblables où on nous demandait : « mais enfin vous êtes médecins ou pas ? » Oui, nous l'étions un peu... Ce type de médecins auxiliaires n'a existé qu'une fois, nous sommes la seule armée du monde à avoir eu des médecins de cet ordre. Ils ont bien fait leur travail. Je me demande si on ne les appelait pas « médecins auxiliaires B ».

*Et par la suite, vous avez continué votre carrière dans la médecine. Quelle a été votre spécialité ?*

Je suis devenu ORL. Une carrière dans la médecine avec des variations, je me suis intéressé, à la fin, aux problèmes de santé, d'environnement et à l'hydrologie médicale.

*Vous n'avez pas eu envie de faire une carrière militaire ?*

Si, la question s'est posée. A la fin de la guerre, j'ai été voir le lieutenant-colonel qui commandait le service de santé de la division, qui était le colonel Chavial, devenu général quelques temps après. Je lui ai dit : « mon colonel, je vais être démobilisé. Est-ce que je pourrais faire mes études de médecine au service de santé ? » Et très curieusement, après

avoir discuté un peu, il m'a dit : « vous êtes sûr que vous voulez le faire ? Vous avez une certaine tendance à l'indépendance, essayez donc de démarrer dans le civil ». Avant d'être médecin, j'avais voulu préparer Saint-Cyr.

*Et maintenant, vous ne le regrettez pas ?*

Non, je n'ai pas regretté : quand j'étais au combat, je me suis aperçu que j'aurais été un chef médiocre. Au moment d'attaquer, choisir qui va aller où et qui va se faire tuer où m'aurait laissé dans des affres et incapable de décider.

*Avez-vous été amené à soigner des Allemands ? Est-ce que vous communiquiez avec eux ?*

Bien sûr, j'ai soigné des Allemands. Je n'ai communiqué avec eux qu'à l'hôpital à Tunis avant de partir en Italie. Je n'avais pas encore vu des Allemands blessés, mais un Allemand prisonnier, comme beaucoup d'entre eux, a été employé dans l'hôpital. Et finalement il évoluait dans l'établissement comme un Français, il faisait partie du personnel, ce qui m'agaçait beaucoup (*rires*). Alors qu'en fait, c'était idiot, il participait. Les prisonniers nous aidaient souvent, je me souviens en particulier d'un repas à la popote de la 1<sup>ère</sup> TM. J'étais invité, et tout d'un coup j'entends claquer des talons : le service était fait par deux prisonniers allemands, on avait l'impression qu'ils servaient Guillaume II, au garde-à-vous, tout à fait participants ; et les officiers étaient très tolérants avec eux, ils les traitaient comme des employés banaux.

J'ai eu des ennuis quelques fois, pendant l'attaque du Garigliano, en montagne. Pendant que je triais les blessés, il y avait un Allemand qui était gravement blessé à l'abdomen, ce qui était donc une urgence, et des tirailleurs marocains qui étaient blessés aux bras. Et comme j'évacuais en urgence l'Allemand, sur des mulets pour descendre, un des sous-officiers indigènes m'a dit : « toubib, pourquoi tu fais partir un Allemand avant moi, on vient de leur tirer dessus : j'ai été blessé par un Allemand, et tu le fais partir avant ? » Il a fallu lui expliquer...Je ne crois pas avoir été parfaitement compris. Il ne se révoltait pas, mais il acceptait très mal de s'être battu contre des Allemands et qu'on leur dise « attendez, il passe d'abord ».

*Quel était votre rapport avec la hiérarchie et avec vos camarades ?*

A part un ou deux, qui étaient bons officiers mais qui étaient un peu pète-secs, mes rapports ont toujours été excellents. Quant à nos chefs, il y en a eu de plus brillants que

d'autres, mais toujours d'excellent rapports, jusqu'au colonel Chavial qui m'avait convoqué en me disant : « si vous avez besoin de moi... » Alors oui, j'avais été foutu aux arrêts un jour par un médecin-lieutenant (*rires*) : j'étais ce qu'on appelle « médecin de jour », et je devais participer à la levée du drapeau le matin, et on prétend m'avoir réveillé, moi je prétends ne pas avoir entendu, et ils ont levé le drapeau sans moi, auquel cas j'ai fait huit jours d'arrêt. Je ne suis pas sorti de mon coin, huit jours d'arrêt consigné à la chambre.

*Et quels étaient vos rapports avec les Américains et les Anglais ?*

J'ai souvent été avec les Américains. C'est difficile à analyser, parce qu'au tout début, c'était, en ce qui me concerne, de l'admiration et de la reconnaissance, alors du moment qu'ils arrivaient avec leurs drapeaux américains, je les trouvais magnifiques. Cette puissance unitaire, ces bateaux qui arrivaient de partout... J'avais indiscutablement une admiration pour les Américains. Cette admiration s'est nuancée au combat, en particulier quand on a été bombardés une fois par les avions américains, je les ai moins appréciés. Et parfois, ils avaient des comportements à la limite d'être excusables. Mais d'une façon générale, tous ceux que j'ai connus étaient amicaux. Je me souviens, une fois on est allés dans un endroit qui avait été abandonné par les Américains, pour voir s'il n'y avait pas de blessés. Les Américains avaient été attaqués par les Allemands et il y avait un casque, avec dedans des lettres et des photos. Il avait déposé ses lettres et ses photos, que j'ai remises après aux Américains en leur disant que je ne savais pas s'il avait été tué ou blessé. J'ai regardé les photos, et c'était les photos type cinéma où on voyait une famille américaine très modeste, de l'Ouest, sur le perron classique, avec la tête du jeune, qui devait avoir 20 ans, un peu rouquin, une tête poupine... Je me suis dit que ce garçon qui venait peut être de mourir ou d'être grièvement blessé en Italie, dans un lieu dont il ne connaissait même pas l'existence quelques temps avant quand il avait été mobilisé, était venu de si loin pour se faire tuer là... j'ai éprouvé de la reconnaissance. Je l'ai toujours gardée d'ailleurs. Tout comme j'ai toujours de l'admiration pour le comportement des Anglais pendant la bataille d'Angleterre.



*Une dernière question, est-ce que vous auriez un message à laisser pour les jeunes générations ?*

Je ne suis pas assez important pour laisser un message, et par tempérament, je n'ai pas de message direct, vous savez ce genre de formule prétentieuse qui croit tout résumer. : « je laisse comme message faites ceci », ou une formule qui est brillante et qui ne signifie rien. Le véritable message... je n'ai pas de message en fait. Ce ne peut pas être un message, c'est trop complexe. Ça dépend tellement de l'environnement. Ce qui est vrai à un moment n'est plus vrai pour votre génération. Votre génération ne peut pas penser comme la mienne, il y a quelques vérités qui restent, mais si on vous disait maintenant « il faut faire ceci ou cela », ce qui me paraissait évident n'existerait plus. Alors un message pour un avenir que je ne connais pas ? « Faites attention où vous mettez les pieds » (*rires*). Non, mon message serait de se méfier des idéaux, parce que j'ai successivement été sûr de ceci, puis de cela. Et maintenant je crois que le monde se fait sans mes idéaux. Je laisse comme message qu'il faut savoir s'adapter aux événements et qu'il ne faut pas croire qu'on peut vraiment les modifier. Il faut essayer de gérer le mieux possible, en particulier gérer le souvenir de ceux qui par héroïsme, par devoir ont fait le don de leur vie. Il faut gérer la mémoire de ce pourquoi ils se sont battus. Il faut s'en souvenir, les glorifier, mais ne pas glorifier la guerre.

*Entretien réalisé par Marion Munch le 11 juin 2018 au domicile de monsieur Claude Boussagol.*